

donne le courage à mes troupes et qu'il épargne la vie de ceux que j'aime. »

Deux autres lettres révèlent les sentiments intimes du général Miramon et nous croyons devoir en donner les extraits suivants : « Queretaro, 31 août 1858..... Puisqu'il te plaît de savoir ce qui se passe ici en fait de politique ou plutôt en fait d'événements militaires, je te le ferai connaître. Il s'agit pour le moment de prendre S. Luis occupé par l'ennemi, qui d'après l'avis de quelques personnes défendra cette place à tout prix avec 7000 hommes et 42 pièces d'artillerie ; d'autres disent 5000 hommes et 38 pièces ; quoiqu'il en soit, je te promets de t'écrire de S. Luis le 15 du mois prochain et si nous engageons la bataille je vaincrai probablement, car je compte sur 5500 bons soldats et 37 excellentes pièces d'artillerie.

« Je n'ai pas d'inquiétude au sujet de la campagne, car je crois que la victoire est avec nous, mais nous n'en devons pas moins demander à Dieu de m'inspirer pour conduire heureusement mes opérations et pour terminer la guerre dans ces régions. »

Le 12 septembre 1858 il écrivait :

« Je remplis ma promesse en t'écrivant avant le 15 de ce mois de la ville de S. Luis Potosi et j'ai le regret de te dire que Vidaurri a battu en retraite, mettant entre mes troupes et les siennes une distance de 20 lieues. Cependant si je puis escompter aujourd'hui quelques traites sur Guanajuato, avant huit jours je battrai Vidaurri, ou bien j'occuperai Zacatecas. J'ai également le regret de t'annoncer que la fortune semble n'accompagner que moi, car tu ne peux ignorer les événements à Tampico, Aguas-Calientes et Hühachinango ; et comme je ne puis être partout, je crains, à la longue, de me lasser et d'avoir à prendre la résolution de quitter ce pays. Je désire connaître ton opinion, dont je fais le plus grand cas ; je sais que je puis compter sur ton affection et ce que tu me conseil-
leras sera dicté pour mon bonheur. »

Miramon ayant fait son entrée à San-Luis, Vidaurri se retira vers l'État de Zacatecas et il se fortifia dans les montagnes de Ahualulco près du village de ce nom. (Voir carte N° 5). Il était accompagné de quelques chefs supérieurs, comme Sayas, Zuazua, Zaragoza, Quiroga et Arrambéri. De son côté l'armée conservatrice comptait parmi les siens Marquez, Mejia, Velez et Diaz de la Vega.

Aussitôt que Miramon eut obtenu les ressources pécuniaires qui lui faisaient défaut, il se mit à la poursuite de Vidaurri. Il arriva le 25 septembre en face d'Ahualulco, mais un épais brouillard empêcha l'attaque dans cette journée ; Miramon avait décidé, d'accord avec les généraux, d'attaquer l'ennemi de front, mais comprenant les dangers de cette opération il envoya en exploration le colonel Felipe Chacon qui découvrit un lieu favorable au passage des troupes pour l'attaque du flanc gauche de l'ennemi en remontant jusqu'à Bocas. On résolut de porter l'attaque de ce côté et le général Marquez fut chargé de cette manœuvre ; il avait sous ses ordres 3000 hommes commandés par les colonels Manuel Diaz de la Vega et F. Velez ; la cavalerie était sous les ordres de Mejia secondé par les colonels Chacon et Barroso.

Marquez tourna la gauche de l'ennemi, tandis que Miramon attaquait le centre ; et après trois heures d'un combat très vif, la victoire se déclara du côté des conservateurs.

Miramon écrivait d'Ahualulco le 30 septembre 1858 :

« C'est avec le plus grand plaisir que je t'annonce qu'hier, vingt-sixième anniversaire de ma naissance, j'ai complètement vaincu Vidaurri et son armée composée de 5000 hommes et de 23 pièces d'artillerie. Il m'attendait dans les formidables positions qui se trouvent aux environs du village d'Ahualulco. La bataille a été acharnée, notre triomphe complet et l'ennemi a laissé en notre pouvoir ses 23 pièces d'artillerie, 130 charriots chargés de munition, d'armes, d'effets, d'habillement et autres approvisionnements qu'il avait pris à S. Luis.

« Il a laissé sur le champ de bataille 400 morts, un grand nombre de blessés et nous lui avons fait 100 prisonniers. Les chefs ont pu se sauver et seuls les malheureux soldats sont restés sur le champ de bataille. Nous avons perdu le colonel Barroso frappé mortellement ; le général Mejía, le colonel Velez, le lieutenant colonel Inguanzo et le commandant Villasana ont été blessés ; 22 autres chefs ont été tués ou blessés. Les généraux, officiers et soldats se sont bien battus et ils ont voulu fêter mon anniversaire en me faisant hommage des canons et chariots pris à l'ennemi.

« Le défaut de ressources m'oblige à retourner à S. Luis et de là je marcherai sur Zacatecas. »

Miramon envoya à Mexico son secrétaire M. le colonel Antonio Ayes Teran, afin de renseigner le gouvernement sur la situation pécuniaire de l'armée en lui indiquant qu'il ne pouvait se mouvoir et occuper les États du Nord où le général Vidaurri jouissait d'une certaine influence.

Au moment où le colonel Ayes Teran arrivait à Mexico, cette ville était menacée par le général Miguel Blanco, qui faillit s'en emparer dans la journée du 15 octobre.

Le gouvernement conservateur n'avait connu la présence du général Miguel Blanco aux environs de la ville, à Tacubaya, qu'au moment où les libéraux attaquaient Chapultepec. Les élèves de l'école militaire se rangèrent sur la chaussée de la Verónica et ils arrêtèrent la colonne de M. Blanco.

Le général Luis Perez Gomez se porta à leur secours avec un millier d'hommes qui se comportait vaillamment au feu ce qui n'empêcha pas le général Perez Gomez de fuir honteusement et de rentrer dans les rues de Mexico au grand galop de son cheval. Cependant M. Blanco fit halte à Chapultepec et il fit occuper par le général José Justo Alvarez le couvent de S. Pablo situé au sud de Mexico.

Le général Miguel Piña, nommé pour remplacer le général Perez Gomez, attaqua dans l'après-midi le couvent de S. Pa-

blo et celui de la Merced dont s'était emparé, avec quelques soldats, un jeune homme, M. Daniel Traconis. Alvarez et Traconis furent repoussés, et le général Blanco, désespérant de s'emparer de la capitale, battit en retraite par le chemin du sud, poursuivi par M. Piña qui l'atteignit à Huichilaque, où s'engagea un combat de peu d'importance : l'avantage y resta néanmoins à Miguel Piña.

Dès que M. Blanco s'était présenté aux portes de la capitale, le gouvernement avait télégraphié à Miramon, qui prit immédiatement le chemin de Mexico.

Saint-Luis est séparé de Mexico par une distance de 130 lieues, que Miramon franchit en 60 heures, marchant nuit et jour en diligence accompagné de son État-major armé de rifles. A son arrivée à Mexico tout danger avait disparu ; Miramon fut reçu par le gouvernement avec de hautes marques de distinction et il mit à profit son court séjour à Mexico pour s'unir avec M^{lle} Conception Lombardo. M. Zuloaga, président de la République, et M^{me} Zuloaga furent les témoins de Miramon.

Trois jours après son mariage, le jeune général reprit le chemin de S. Luis, où il apprit que le général Casanova avait été battu à Cuevitas malgré une brillante charge de cavalerie conduite par le général Herran, qui reçut cinq blessures et réussit à s'emparer d'une batterie ennemie.

Mais le général Casanova fit sonner la retraite. Guadalajara après un siège de quelque jour tomba au pouvoir du général Degollado, qui fit étrangler, *ahorcar*, sur la place publique les colonels Pielago et Molayo.

Le général José M. Blancarte fut assassiné par le colonel libéral M. Antonio Rojas, qui prit la fuite et que Degollado fit rayer des cadres de l'armée.

Miramon reprit la route de Guadalajara ; il quitta Saint-Luis, où il laissa sa jeune femme ; la place restait sous les ordres du général F. Velez.

Guadalajara est défendue au nord par une rivière qui la protège contre toute attaque venant de ce côté; on y trouve une seule voie de communication, le pont de Calderon, que Degollado mit en état de défense. Miramon ne porta pas l'attaque de ce côté, il fit chercher un gué et l'ayant trouvé non loin de là, toute l'armée y passa, le général Mejia à la tête; Degollado voulut l'arrêter à Atequiza, mais il fut battu et Miramon entra à Guadalajara.

Là, il apprit que plusieurs chefs, Ogazon, Colina et Contreras Medellin, avaient levé des troupes et qu'ils se préparaient à quitter le sud de l'État de Jalisco pour se porter au secours du général Degollado; il marcha à leur rencontre et les défit à S. Joaquin.

Le 14 décembre 1858 il écrivait à M^{me} Miramon ce qui suit :
 “ Hacienda de Atequiza. Nous nous sommes battus depuis six heures du matin jusqu'à trois heures de l'après midi, poursuivant l'ennemi depuis le village de Pozitlan jusqu'ici (dix lieues). L'ennemi a perdu dans sa retraite 2000 hommes dispersés, 200 morts et blessés, quatre pièces d'artillerie, des munitions et des fusils.

“ J'ai dû faire halte, mes troupes étant trop fatiguées et mes munitions n'ayant pas encore été transportées de ce côté de la rivière. Demain je continuerai la poursuite et après-demain je reviendrai à Guadalajara. „

Le surlendemain il écrivait :

“ Guadalajara, 16 décembre 1858. J'ai couru hier sur un trajet de 48 lieues, car je suis sorti de Tonila; je suis arrivé dans cette ville sans encombre et en ce moment, 5 heures du matin, je suis réveillé par les salves de mousqueterie, les pétards, le bruit des cloches, les musiques, les cris et les acclamations des habitants de Guadalajara, qui fêtent mon entrée d'hier soir, et le triomphe complet remporté sur les troupes de Degollado et de ses compagnons qui à la fin m'ont abandonné 28 canons, 500 prisonniers, 800 fusils, beaucoup

de munitions, deux drapeaux, et qui ont perdu beaucoup d'hommes morts ou blessés. Parmi les premiers on compte un colonel qui appartenait à l'armée, un lieutenant colonel, secrétaire du général Colima, et quelques autres commandants et officiers dont j'ignore les noms, tu sais que je ne suis pas curieux.

“ Dans ces jours de combats, je te dirai, mais ne crains rien, que le dernier m'a coûté fort cher; j'ai reçu une balle dans la jambe gauche, quatre doigts au-dessous de l'aîne; le coup fut si violent, que j'ai cru que j'avais la cuisse brisée; mais ma bonne fortune et surtout la providence ont permis que la balle frappât le bouton d'argent de la poche de la *chaparera*; ¹ et cela, ajouté à l'épaisseur du cuir, a fait que la force de la balle fût amortie et qu'elle ne m'occasionnât qu'une forte contusion dont je suis complètement guéri comme tu pourras le juger par la chevauchée d'hier — 32 lieues — et le reste en diligence.

“ Pour en terminer avec ce qui se rapporte à la campagne, je te dirai que l'expédition a duré un mois, je n'ai pas perdu 500 hommes tant tués que blessés ou disparus, nous avons augmenté nos cadres et je compte sur 3500 fantassins, 1500 chevaux et 500 artilleurs avec 60 canons.

“ J'ai eu deux généraux blessés, Cobos et Manuel Vega, ainsi que le colonel Ayes Teran, le lieutenant colonel Bulnes, et 18 autres officiers; les officiers tués sont au nombre de sept, tous subalternes. „

A la suite de ces événements, Miramon se dirigea avec 5000 hommes sur l'État de Colima.

Après avoir traversé les ravins d'Atenquique, il rencontra l'armée libérale en position sur des hauteurs considérables.

Leur pied est baigné par un torrent, qui grossi par les pluies torrentielles des tropiques, était difficile à franchir.

L'armée libérale, commandée par Degollado, Rocha et Ches-

¹ Caleçon en cuir en usage au Mexique pour monter à cheval.

nam comptait 7,000 hommes et 40 bouches à feu ; elle occupait Tenexcamilpam, El Conejo et le village de S. Joaquin.

Miramón, fit occuper les débouchés des ravins afin de couper la retraite de l'ennemi et forma en bataille de face à ses positions.

Au milieu de la nuit du 25 décembre 1858, il fit construire un radeau au moyen du quel, il put traverser le torrent en un point appelé los Novillos.

Par cette manœuvre, il avait tourné l'ennemi et le lendemain matin, celui-ci surpris à l'arrière-garde et trouvant toutes les issues fermées, dut mettre bas les armes.

À la suite de cette victoire, il occupa les ports du Pacifique et fit retour à Guadalajara.

Quand le gouvernement conservateur apprit le résultat de la campagne de Miramon, il lui décerna le titre de général de division.

Mais la révolution étouffée d'un côté renaissait ailleurs, se portant indifféremment sur tous les points de la République, et un événement se produisit qui devait grandement modifier la situation de Miramon.

Un bataillon en garnison à Mexico et qui occupait le couvent de S. Agustin se révolta avec son chef le colonel Manuel Güal contre Zuloaga. Le mouvement insurrectionnel se propagea dans les rangs d'autres bataillons de la ville sous les ordres du général Manuel Robles Pezuela. De son côté le général en chef de l'armée d'orient M. Miguel Echagaray leva l'étendard de la révolte dans le village d'Ayutla.

Nous devons rappeler ici un fait important, qui précède la sortie de Miramon. Degollado avant de quitter Guadalajara avait miné le palais gouvernemental, garnissant de poudre quelques parties de l'édifice. Deux jours après une terrible explosion éclatait ; une partie du palais fut détruite, les murailles tombèrent, les toits s'effondrèrent et le nombre des victimes fut considérable. Miramon et Marquez se sauvèrent de

cette catastrophe en descendant d'une fenêtre au moyen d'une corde.

Parmi les morts on retrouva le cadavre du licencié Escoto, père de Joaquin Escoto qui plus tard fut assesseur et en cette qualité condamna Miramon à la peine de mort. Le père de Joaquin Escoto était lié d'amitié avec Miramon, qui en différentes occasions put lui rendre des services qui dans la suite furent oubliés par son fils.

Parmi les blessés se trouvait le lieutenant-colonel Luis Alvarez, aide de camp de Miramon, qui ne se remit que longtemps après des cruelles blessures qu'il reçut dans cette journée.

Le général Robles Pezuela appartenait au parti modéré ; il revenait des États-Unis, où il avait rempli avec succès une mission diplomatique auprès du gouvernement de ce pays ; depuis son retour il n'avait pas repris le service sous l'administration de Zuloaga. Robles Pezuela était originaire de Guanajuato ; fort jeune il était venu à Mexico, où il suivit les cours de l'école des mines jusqu'au moment où il fut nommé ingénieur. Entré dans l'état-major de l'armée, il s'était fait remarquer par son instruction et lors de l'invasion des Nord-américains il se battit vaillamment à Vera-Cruz. Lorsque cette place capitula, tous les chefs et officiers devaient jurer qu'ils ne reprendraient plus les armes contre l'armée de l'invasion à l'exception de deux chefs par grade, et Robles demanda d'être classé parmi ces derniers. Ayant pu quitter Vera-Cruz, il se présenta à Santa-Ana, qui lui fit fortifier Cerro Gordo tout en repoussant l'idée de Robles qui voulait également fortifier la montagne du Telegrafo ; ce dernier point fut, en effet, occupé par les Nord-américains et leur donna la victoire.

Robles se rendit alors à Mexico, qu'il fortifia habilement ; et quand la guerre civile recommença, il se trouva sous les ordres du général Bustamente à l'attaque de Guanajuato défendu par le général Mariano Paredes, et la ville fut prise grâce à la savante direction que Robles sut imprimer à l'attaque.

Robles n'était encore que lieutenant-colonel lorsque le général Arista le nomma ministre de la guerre, il prit ensuite le commandement du corps du général Miñon qui opérait contre Guadalajara.

Plus tard Robles fut l'auteur des conférences de Arroyo-Zarco qui enlevèrent à Uraga ses prétentions à la présidence de la République et sous l'administration du général Comonfort il représenta le Mexique auprès du gouvernement des États-Unis.

Robles était un homme de haute valeur et d'une vaste instruction; ingénieur distingué, soldat émérite, il avait beaucoup voyagé et parlait plusieurs langues. Il était de taille moyenne, très obèse, de manières fort avenantes, très prodigue dans ses dépenses.

Tel était l'homme qui levait une troisième bannière.

Zuloaga pouvait combattre; il ne voulut point le faire et se démit de la haute charge qu'il remplissait, confiant à Robles le pouvoir exécutif.

Le général Robles convoca une assemblée de notables qui l'auraient élu président si les dépêches officielles des victoires de Miramon n'étaient arrivées ce jour même à Mexico: elles créèrent un courant d'opinion tellement favorable au jeune général, que les notables l'éluèrent président de la République.

Robles fit un choix de personnes amies à Miramon et il en forma une commission, à la tête de laquelle se trouvaient M. Isidro Diaz et le général Casanova, chargée d'annoncer officiellement au jeune général son élection à la première magistrature du pays.

Miramón fit à Guadalajara le meilleur accueil à la commission qui lui était envoyée, mais il ne voulut point accepter encore la nomination à la présidence, gardant à ce sujet la plus grande réserve. Il ordonna que le 2^{ème} et 4^{ème} bataillon, sous les ordres de ses deux frères cadets Mariano et Carlos, prissent la route de la capitale et lui-même ne tarda pas à les suivre.

En arrivant au village de Tlanepantla, il eut une entrevue avec Robles, et en sa qualité de général en chef de l'armée du nord et non de président, Miramon fit remettre le pouvoir présidentiel au général Zuloaga, déclarant qu'il ne voulait pas être élevé au commandement suprême de la République à la suite d'un mouvement militaire.

Zuloaga reprit le pouvoir, mais dix jours après il nomma Miramon président substitut de la République et se retira à la vie privée.

Miramón monta alors au fauteuil présidentiel.

